

CAROLINE
LUNOIR

La faute
de goût

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Fresque miniature d'un 15 août dans une demeure familiale de la bourgeoisie traditionnelle, où transparait – d'extérieurs en intérieurs, de plein jour en contre-jour – le portrait d'une génération qu'aucun feu ne soutient, qu'aucune révolte ne consume et qui pose sur le monde un regard lucide et désabusé.

CAROLINE LUNOIR

Caroline Lunoir est née en 1981. Elle a grandi à Castres puis à Toulouse. La faute de goût est son premier roman, écrit à Boston en 2009. Avocate pénaliste, elle vit et travaille à Paris.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00111-7

CAROLINE LUNOIR

La faute de goût

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

à Jean, Françoise, Henri et Marguerite

L'ODEUR DE L'ÉTÉ

LE DÉBUT des vacances résonne dans la gare et dans ma tête. J'attends que l'on vienne me chercher, mon sac à mes pieds. Le préau de l'arrivée brûle sous un soleil impassible.

Autour de moi, août s'épanouit sur les visages et sur les corps. La France, hâlée, avenante, en bras de chemise et jambes nues, se retrouve et s'interpelle. La gare de Lyon bondée et transpirante, quelques heures de train avec la peau saisie par la climatisation, des kilomètres de champs de blé avalés au travers des vitres, une petite gare de pierre claire modèle 1900, deux quais, deux auvents grésillant de lumière, et nous voilà tous déliés de notre vie d'avant les congés, projetés dans l'oisiveté. Dans le hall, les bras se tendent, les rires se congratulent, les grands-parents s'agenouillent, les enfants courent ou hésitent, les valises passent de mains

en mains et tous repartent en groupe, dans les exclamations.

C'est le seuil des vacances. Comme d'habitude, je suis déroutée, lasse et ravie.

Une voiture s'arrête devant moi et m'apostrophe. Ma tante Brigitte surgit, me tend la joue, s'empare de mon sac et démarre dans un grand courant d'air. Nous échangeons des nouvelles en riant, sans s'écouter. Nous commentons les présences et les absences. La route défile, si familière. Je la guette avec la méfiance de ceux qui ne veulent pas la voir changer.

Mes parents randonnent. Alexandre est retenu par une conférence. Mes sœurs et mes plus proches cousines s'égaillent à la plage, au bout du monde ou devant leur écran. J'ai couru ici. La maison de mon arrière-grand-père rassemble quatre générations et fait le plein la semaine du 15 Août. Voilà des étés que je n'y étais pas revenue.

Un chemin en épingle et les roues crissent sur les graviers qui susurrent leur bienvenue. Les portières bâillent, je saute dans la cour, presque de terre battue. J'arrache mon sac à Brigitte qui résiste bien entendu un peu, et nous entrons dans le parc. Vue des allées, la maison est tout sourire. Elle m'embrasse de ses trois ailes de pierres chaudes. Un magnolia excentrique couve le bassin. Les poissons,

bien élevés, accourent dès que l'on se penche. Peut-être savent-ils qu'ils sont un sujet consensuel. Quelques transats. Des tables et des chaises en plastique. L'été en PVC.

GALERIE

LA GRANDE porte vitrée de l'entrée tressaille et les mêmes tentures pâles m'accompagnent jusqu'à la cuisine. Personne. La toile cirée aux motifs de Provence luit, poisseuse. La cocotte fulmine. Des voix claquent du fond de la maison. Je rebrousse chemin jusqu'à la grande salle, fraîche et sombre. Sur le seuil, un grand "Ah !" m'acclame. Elle est là, ma galerie d'ancêtres. Animée et oisive, heureuse d'être réunie.

— "As-tu fait bon voyage ?

— C'est gentil, Brigitte, d'être allée la chercher.

— As-tu remercié ta tante ?

— Je vous sers un porto ?

— Il doit faire tellement chaud à Paris !

— Viens donc embrasser ton vieil oncle !

— Veux-tu des glaçons ?

— Comment va ton mari ?"

Ce siège de questions convenues nous apprivoise. Les plus intéressés les reprendront lorsque je serai assise. J'ai la chair fraîche des nouveaux arrivés. J'embrasse d'abord Madeleine, ma grand-mère, et son odeur de crème, puis Paul, mon grand-père, et sa peau mouchetée de son. Tous se sont levés. J'effleure leurs joues sous un feu affectueux d'exclamations. J'égrène les surnoms des quatre sœurs de ma grand-mère, un à un, pour le plaisir régressif de les nommer. Dans notre tribu, hors la caste bienveillante des grands-tantes, avec leurs maris et sa hiérarchie propre, chacune ici redevient fille de, identifiée par sa classe d'âge, tante, nièce ou cousine. Les prénoms n'ont vraiment d'importance qu'à niveau égal. Petite, je les ai parfois révisés avant d'arriver, dans la voiture. Les réciter, branche par branche, était comme redescendre de l'arbre.

Mes quatre grands-tantes et leurs maris constituent ma plus grande collection de vieux. Du plus loin que je me souviens, je les ai toujours évités soigneusement. Enfin, autant que l'on puisse échapper à des colocataires dotés d'une inextinguible autorité morale. Je me méfie de leurs questions pressantes et de leurs jugements hâtifs. Ma réserve ne les dérange pas. Chacun ici est un sujet d'analyse. Particulièrement les adolescentes, elles sont si

transparentes. Ils m'ont tous observée grandir. Je commence à peine à les voir vieillir. Nous nous regardons passer.

Les femmes dominent cette grande famille. En nombre comme en volume sonore. Le fils est souvent considéré comme imprévisible. Le mari, débonnaire, incarne bien volontiers l'autorité gestionnaire. Il est portefeuille, géniteur d'idées politiques et potiche qui approuve l'administration du foyer. L'épouse est femme, mère, hôtesse, gardienne des liens familiaux, oreille attentive, joie de la maison et potiche dans les affaires extérieures.

Ce soir, nous sommes une quinzaine. Je serre mon porto et m'empiffre de pistaches. Ma tante anorexique, Lucie, dresse un procès-verbal à chacune de mes poignées. C'est la seule qui ait osé trahir le nez familial et le changer pour celui de Catherine Deneuve.

“Tu es partie au Cambodge, l'été dernier, n'est-ce pas ? Raconte-moi ! As-tu visité Angkor ?” Solange, l'une des quatre sœurs de ma grand-mère, exige toujours le récit de nos voyages pour s'émouvoir de ses propres souvenirs. Elle est hors sujet. Ou avide de nouveaux thèmes. Cinq minutes de sourires et de hochements de tête m'ont confirmé que, cet été, la piscine régnera en maître sur les conversations. Sa construction s'est achevée juste à temps,

au début des vacances. Sa première mise en eau date du 14 juillet, un symbole à la hauteur de la révolution qu'elle constitue dans notre indivision.

“Est-ce que tu sais que ton grand-père a exhumé son maillot de bain des années 1970 ? Trente ans après, il lui va toujours aussi bien. Un vrai play-boy !

— Tu le connais : il nous a tenu des raisonnements scientifiques pendant deux semaines. Jeudi dernier, il s'est enfin décidé à entrer dans l'eau, mais orteil par orteil. Et là, il a découvert que nager ne s'oubliait pas. N'est-ce pas, Paul ?”

Mon grand-père sourit à ses beaux-frères goguenards. Ma grand-mère confirme, radieuse, l'anecdote et me tapote le bras :

“Chérie, tu n'oublieras pas d'aller dire bonjour à Rosana et António ?”

Oui, les vacances commencent vraiment. Ici, à peine assis, il y a toujours quelqu'un à qui il faut dire bonjour ou au revoir.

“N'embête pas ta petite-fille, Madeleine. Tu sais très bien, en plus, que s'il y en a une qui ira voir les gardiens, c'est elle.”

L'allusion de ma grand-tante Solange remporte son succès. J'ai toujours été fascinée par la famille des gardiens. Et en particulier par António. Abrutie de

romantisme, je me suis repue pendant des années de leur univers inaccessible mais si familier.

Astrid, encore une tante, se lance dans le détail des exploits aquatiques de ses trois enfants. Elle rit en imitant leurs voix et leurs phrases décousues. Sa belle-mère se ressert un porto, tout attendrie. J'ai envie de voir le parc, avant le dîner.

Je pose mon verre. Mon grand-père m'observe.

“Couvre-toi, le soir est frais !”

DEHORS

DEHORS, la lumière de la cour et l'ombre des grands marronniers. Que j'aime ce dépérissement paresseux ! Les arbres s'épuisent à ombrager l'allée centrale. Les pelouses sont veloutées de mousse, vérolées des restes des primevères. Les haies de buis s'amollissent. Le jardin, à peine soutenu par les vieux remparts, plonge sur le village, la vallée et l'autoroute. Le fil à linge jeté à la face du monde prouve indiscutablement que le château est habité. Au fond, la silhouette du haut portail, devenu impotent. Nul n'a jamais songé à le repeindre. La rouille des battants semble anoblir les lieux. Elle porte le sceau tranquille de tous les hivers passés là. Le temps, devenu palpable, confond le clan et la terre. Ce seuil fut le chaperon de notre liberté d'enfants. Au-delà, l'avant-cour, la maison des gardiens, une grille noire entrouverte, puis le monde.

Rosana épluche des pommes de terre sur sa terrasse. La bâtisse des gardiens s'appuie sur les remparts. Elle a la modestie paisible des foyers encadrés de pots de géraniums. La radio résonne de rires. Ce soir, ils auront des frites. Ses gestes et le mouvement de son buste ont l'harmonie gironde de la cuisinière sûre et pressée.

“Tiens, te voilà, toi, j'ai vu que Brigitte était allée te chercher à la gare.

— Bonsoir, Rosana ! Vous avez gagné, le camélia a survécu. Qu'est-ce qu'il a poussé en deux ans !

— C'est sûr, et tes hortensias aussi. Tiens, assieds-toi, ne reste pas plantée là.”

Le plastique de ma chaise racle les dalles. Derrière, la télé allume le salon de bleu. Le soir s'enfle du bourdonnement d'un match de foot.

“C'est le fils qui regarde Auxerre.”

Julien, dix-sept ans, dégingandé et sombre. Je ne connais plus de lui que son scooter rutilant et ses casquettes. Il a grandi sans prévenir, d'un seul coup, les étés contestataires pendant lesquels j'ai évité la maison. Depuis, on ne se parle plus. On n'a rien à se dire.

“Ton grand-père t'a montré la piscine ? Il faut les y voir, les petits, tout à crier de plaisir.” Elle rigole, bavarde. Elle aussi, elle nous regarde vivre. Mais que pense-t-elle,

vraiment ? Elle est arrivée ici il y a peut-être vingt ans. Mon arrière-grand-père, Félix, souhaitait repeupler sa vie désertée et sa cuisine. Avant Rosana, il a dû souffrir bien des débâcles. Un vent de liberté lui soufflait toutes ses aides ménagères après qu'elles eurent essuyé une année, un mois ou parfois seulement une semaine de régence militaire décatie. Mon arrière-grand-père, gonflé de la légitimité de son titre de général, de son nom, de son passé de résistant et de son physique puissant, savait hurler des insanités aux moments les plus inattendus. Le surréalisme de ces colères était éreintant.

Avec Rosana en revanche, rien de tel. C'est elle qui a usé notre figure historique. Parce qu'elle s'en fichait du vieux, parce qu'elle avait torché bien d'autres gâteaux et parce qu'elle sait être tranquillement ordurière. Parce qu'elle n'avait pas le choix. Les drapeaux marqués de la croix de Lorraine du couloir punctuaient glorieusement leurs échanges de poissonnières gouailleuses. De tolérée, elle est devenue incontournable. Ma grand-mère et ses sœurs se sont résolues à ce qu'elle connaisse toutes les ombres de la maison. Elles se sont résignées à ce que la présence besogneuse de Rosana trahisse aux yeux du monde leur répugnance à accomplir le devoir filial qui a fondé leur

éducation. Rosana et mes grands-tantes s'accordent ce mépris patiné de longues années de cohabitation froide et d'intérêts réciproques.

Quand mon arrière-grand-père est mort, sa cuisinière s'est effondrée au cimetière. Elle s'est accrochée au cercueil. Ses cris me glacent encore. António, le visage fermé, a soulevé les cent kilos de sa femme et l'a ramenée à sa condition. Elle a gémi les Notre-Père que nous concédions. Lorsque le contrat d'António, ouvrier intérimaire depuis des années à l'usine du coin, n'a pas été renouvelé juste avant un dégraissage massif, il a essuyé ses mains noires pour les poudrer de plâtre. La petite famille a retapé la maison adossée aux remparts, à l'entrée du parc. António a été promu gardien, jardinier, homme à tout faire. Il travaille maintenant aussi les champs des viticulteurs voisins. Mélanie, leur aînée, est vite partie sur la côte travailler chez un coiffeur. Elle y a épousé un gars contre l'avis de ses parents, aujourd'hui derrière les barreaux. Sa mère m'en parle souvent. Je serai bientôt avocat. Nous savons pourtant toutes les deux que jamais Mélanie ne me confiera son histoire.

Leurs fils, Julien, est né ici. Il a passé toute son enfance dans les souterrains avant d'enfourer son adolescence dans le

218. Frank Huyler
LE DROIT DE LA SOIF
219. Arnaldo Calveyra
LE CAHIER GREC
220. Frédérique Deghelt
LA NONNE ET LE BRIGAND
221. Nicole Roland
KOSABURO, 1945
222. Christian Dumais-Lvowski
ÉTUDES DE TRISTESSE
223. François-Bernard Michel
PROUST ET BECKETT
224. Bernard Pingaud
L'HORLOGE DE VERRE
225. Gisèle Bienne
KATHERINE MANSFIELD DANS LA LUMIÈRE DU SUD
226. Caroline Lunoir
LA FAUTE DE GOÛT

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud